

Laval théologique et philosophique



LUC FERRY, *Comment peut-on être ministre ? Essai sur la gouvernabilité des démocraties*. Paris, Les Éditions Plon, 2005, 294 p.

Yves Laberge

Volume 63, Number 3, octobre 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/018183ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/018183ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

Faculté de théologie et de sciences religieuses, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Laberge, Y. (2007). Review of [LUC FERRY, *Comment peut-on être ministre ? Essai sur la gouvernabilité des démocraties*. Paris, Les Éditions Plon, 2005, 294 p.] *Laval théologique et philosophique*, 63(3), 614–616.
<https://doi.org/10.7202/018183ar>

Abordant la question de la créativité depuis Vatican II, Paul Cadrin (Faculté de musique, Université Laval, Québec) part de SC 123 qui sert de point d'appui : « L'Église n'a jamais considéré aucun style artistique comme lui appartenant en propre », car elle a admis les genres de chaque époque, peuple et nation. Mais il souligne que ceci est dit à propos de l'art sacré et non pas de la musique liturgique (cf. SC 112). Dès lors, « entre l'article sur l'art sacré, qui commence par ouvrir toute grande la porte de la créativité, pour en fixer les balises par la suite, et l'article sur la musique sacrée, qui fait l'éloge de la tradition pour finir en entrouvrant craintivement la porte à l'innovation, il y a une différence de ton qui ne manque pas de soulever des questions » (p. 104). À partir d'un diagnostic de « rupture séculaire » entre Église et artistes, une rupture en partie surmontée, au cours du XX^e siècle, par des initiatives audacieuses en architecture ou dans les arts plastiques, mais non en musique (cf. p. 106), il montre que le mouvement de créativité, qui a suivi le concile Vatican II, s'est comme détaché d'un texte conciliaire qui ne pouvait le porter faute de fournir le cadre des retrouvailles entre création contemporaine et exigences de la tradition, spécialement sur le rapport texte et musique.

L'ouvrage comporte également des contributions spécifiques sur les restaurations du chant grégorien à travers l'histoire (Jean-Pierre Pinson, Faculté de musique), sur le rôle de l'École de musique de l'Université Laval (Antoine Bouchard, Professeur émérite de la Faculté de musique) et sur l'expérience des petits chanteurs du Mont-Royal (Gilbert Patenaude, dir.).

Enfin, dans ce bel ensemble, il faut saluer la contribution de Sylvain Caron (Faculté de musique de l'Université de Montréal), intitulée « L'essence du chant liturgique repose sur le dialogue », et qui essaie de fournir quelques repères de discernement dans le foisonnement de créations contemporaines. C'est sur le plan méthodologique que cette contribution présente un intérêt particulier : l'analyse de plusieurs propositions musicales pour un même texte permet à l'auteur en effet de montrer comment la musique sert ou non le dialogue qui fonde toute œuvre destinée à la liturgie.

Un livre utile qui en dehors de toute posture partisane ou polémique tente de penser l'actualité de la musique liturgique à la lumière de l'histoire récente depuis le début du XX^e siècle.

Patrick PRÉTOT
Institut Catholique de Paris

LUC FERRY, **Comment peut-on être ministre ? Essai sur la gouvernabilité des démocraties**. Paris, Les Éditions Plon, 2005, 294 p.

Le philosophe Luc Ferry a été le ministre de l'éducation nationale, de la recherche, des universités et de la jeunesse durant deux années, entre mai 2002 et mars 2004, sur l'invitation du Président français Jacques Chirac, sans avoir au préalable été élu député et sans même être membre d'un parti politique (p. 94). Au terme de ce mandat, Luc Ferry a fait part de ses impressions du monde politique, ministériel, médiatique, au cours de son expérience de ministre¹⁰. La revue *Laval théologique et philosophique* avait déjà signalé l'excellence de quelques ouvrages antérieurs de cet écrivain prolifique ; il était tout naturel que nous suivions également son parcours de philosophe-ministre¹¹.

10. On ne saurait toutefois confondre le présent essai avec son livre précédent, rédigé avec ses deux collaborateurs qui étaient alors ministres délégués : Luc FERRY, Xavier DARCOS, Claudie HAIGNERÉ, *Lettre à tous ceux qui aiment l'école. Pour expliquer les réformes en cours*, Paris, Odile Jacob, 2003.

11. Voir la recension du livre de Luc FERRY, *Qu'est-ce qu'une vie réussie ?*, Paris, Grasset & Fasquelle, 2002, dans les pages de la revue *Laval théologique et philosophique*, 59, 1 (février 2003), p. 172-175.

Dans cet essai accessible et au style vivant, Luc Ferry se définit simplement comme « un républicain-libéral tempéré de social-démocratie » (p. 95). L'auteur procède chronologiquement, évoquant une série de moments déterminants et d'événements significatifs de son travail de ministre, tout en fournissant à chaque fois des exemples, des anecdotes, et de passionnantes démonstrations, empruntant parfois à l'histoire de la France républicaine ou à la tradition philosophique pour justifier ses choix. D'entrée de jeu, il dénonce les tactiques déloyales du journal satirique *Le Canard enchaîné*, fabriquant de scandales, de rumeurs et de clichés, dont le journaliste voulait à tout prix miner la crédibilité du nouveau ministre, en lui inventant un train de vie luxueux, doublé d'une attitude hautaine et bourgeoise (p. 29). Pourtant, les problèmes d'éducation que vivent les Français sont beaucoup plus sérieux et atteignent désormais des proportions graves, à commencer par l'illettrisme : « 26 % des écoliers ne savent pas lire ou calculer à la fin du primaire » (p. 104). Autre problème délicat : seulement en 2002, on a signalé au ministère de l'éducation nationale, de la recherche et de la jeunesse, plus de 80 000 « incidents graves » survenus dans des établissements scolaires, allant des menaces à la violence (p. 108). Comme l'auteur le démontre, les solutions sont souvent complexes ; on ne peut résoudre facilement des problèmes qui se sont creusés durant des années. Parmi les meilleures pages du livre, Luc Ferry consacre tout un chapitre à la loi sur la laïcité et les signes religieux, qu'il a rédigée en 2003, et il rappelle les fondements essentiels, mais parfois oubliés ou niés, de la France républicaine (p. 136 et 145). Enfin, dans l'excellent chapitre consacré à la philosophie de l'éducation, Luc Ferry résume les sujets lui ayant le plus tenu à cœur durant son mandat : « l'autorité, le travail, l'illettrisme, et la voie professionnelle » (p. 177).

Dans *Comment peut-on être ministre ?*, Luc Ferry propose de très belles pages sur sa conception des fondements de l'éducation et ajoute quelques brèves leçons de philosophie qu'il donne à méditer. Ainsi, il cite les *Méditations* de Descartes pour éclairer le problème de la désobéissance du citoyen face à des lois qu'il voudrait contester (p. 184) ; il se base sur Kant pour revaloriser la pensée (p. 218 et 230) ; il évoque Gaston Bachelard pour montrer que la pensée doit être comprise comme une construction (p. 231). Dans son travail quotidien de ministre, Luc Ferry dit adopter l'attitude initiale d'Adorno et Horkheimer : « pessimisme théorique, optimisme pratique » (p. 103). Ailleurs, il mentionne la nécessité pour l'élève d'être formé dans des domaines comme les arts et le sport, même s'il n'a pas de dispositions particulières pour ces matières : « Peu importe, à la limite, que l'on soit doué ou non : ce n'est pas cette considération qui doit interdire à un enfant d'être initié à des disciplines que le monde démocratique considère comme destinées à tous » (p. 212).

À ses nombreuses réflexions au niveau des idées, Luc Ferry ne manque pas d'ajouter au passage quelques critiques à l'égard de certains politiciens français qui ont eu le tort de faire passer la partisanerie avant le bien commun, et qui se seraient opposés systématiquement (et sous prétextes douteux) aux réformes prônées par le ministère de l'éducation nationale. Des politiciens les plus démagogues et cyniques qu'il aura affrontés, Luc Ferry retient surtout deux de ses prédécesseurs, les anciens ministres Jack Lang et François Bayrou (p. 94 et 248). Au terme de son mandat, il déplore en outre de n'être qu'un ministre sans pouvoir réel — au sens politique — au sein de son gouvernement : « Je mesure à quel point il est difficile en politique de n'être qu'un individu isolé, sans réseau, sans parti, sans électeurs » (p. 255). En revanche, Luc Ferry n'a que de bons mots pour son confrère Nicolas Sarkozy, alors ministre de l'intérieur, qui lui prodigue conseils et encouragements (p. 21, 93, 94, 96). Après avoir été un homme d'action, Luc Ferry n'est pourtant pas toujours tendre envers l'énorme machine gouvernementale française et à l'égard de cette France apparemment impossible à réformer : « J'ai vu des ministères, en effet, qui fonctionnaient comme des agences de pub » (p. 42).

Ce livre important, rédigé en 2004, ne ressemble pas vraiment à des mémoires politiques, même s'il en conserve le caractère vif et concret ; je le présenterais plutôt comme un essai sur les défis actuels de l'éducation, rédigé par un philosophe, au sens le plus noble du terme. Très peu de personnes peuvent se vanter — comme pourrait peut-être le faire Luc Ferry — d'avoir été philosophe et ministre. Une multitude de problèmes réels auxquels le ministre doit faire face (questions éthiques, de société, multiculturalisme, problèmes de financement) sont abordés, examinés, redéfinis, de la maternelle à l'université, sans oublier les centres de recherche. Et toujours, l'opinion publique des Français demeure critique par réflexe, soupçonneuse par principe, et impossible à satisfaire. Dans sa conclusion qui propose une série de cinq mesures, Luc Ferry cite même le Canada, aux côtés de l'Allemagne et du Japon, au rang des pays qui aident davantage leurs chercheurs que la France (p. 271). Ouvrage réussi et enthousiasmant, *Comment peut-on être ministre ?* devrait être lu par un large public, autant par des décideurs, politicologues, politiciens, éducateurs et philosophes ; je verrais très bien ce titre ajouté dans la bibliographie des cours sur la gouvernance et en éducation à la citoyenneté. En dépit du contexte français ou européen de plusieurs questions soulevées dans ce livre, le lecteur québécois pourra opérer les transpositions et les comparaisons nécessaires, en fonction de notre contexte et de nos propres débats de société.

Yves LABERGE
Québec

Jean GRONDIN, **Introduction à la métaphysique**. Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal (coll. « Paramètres »), 2004, 376 p.

Jean Grondin est professeur titulaire au Département de philosophie à l'Université de Montréal depuis 1991, après avoir été professeur à l'Université Laval de 1982 à 1990 et à l'Université d'Ottawa en 1990-1991. Professeur invité aux Universités de Nice (1998), Lausanne (1998, 2000), à l'*European Humanities University* de Minsk (2001, 2003), l'*Istituto Italiano per gli Studi filosofici* de Naples (2003) et à l'*Universidad Centroamericana* (UCA) de San Salvador (2005), il est membre de l'Académie des lettres et des sciences humaines de la Société Royale du Canada. Ses champs de réflexion : histoire de la métaphysique, philosophie allemande classique et contemporaine, herméneutique, phénoménologie.

L'ouvrage *Introduction à la métaphysique* vise à introduire à la discipline de pensée que forme la « métaphysique ». L'A. de ce livre plus que remarquable n'a pas connu les manuels classiques où on parlait de la métaphysique comme étant la reine des sciences. Il est issu de la génération à qui on a enseigné qu'il fallait se débarrasser de l'emprise tyrannique, illusoire, répressive de la métaphysique. L'A. a vécu l'époque où les grands courants de la pensée contemporaine — la phénoménologie, la philosophie analytique, la déconstruction — s'entendaient pour affirmer que la métaphysique était chose du passé et qu'il fallait la dépasser par une nouvelle pensée postmétaphysique, difficile à définir et à cerner.

Pour réveiller la question de l'être qui semble somnoler dans l'esprit de ses contemporains, l'A. s'applique, à travers toute l'histoire de la philosophie, à démontrer comment la question métaphysique reste et demeure la question fondamentale de la philosophie.

Selon l'A., les Anciens ignoraient tout du terme métaphysique, lequel n'est apparu qu'au XII^e siècle. On retrouve les premiers balbutiements de la réflexion sur l'être en tant qu'être — ce que depuis quelques siècles nous appelons « métaphysique » — chez Parménide, Platon et Aristote. Les thèses parménidiennes posent l'être dans l'immobilisme. Celles de Platon dans le monde des Idées. Pour Aristote, l'évidence du mouvement des choses l'amène à rejeter l'enseignement de son maître. Il